

La jeune femme du compartiment

par

Patrick S. VAST

C'était un début d'après-midi de novembre 1942. L'express Paris-Calais était à quai, et il y avait beaucoup de monde dans le hall de la gare du Nord : pour la plupart des civils, mais aussi des soldats dans leur tenue vert-de-gris, et plus inquiétant, des officiers portant l'uniforme noir de la SS.

Francis Loine marchait parmi toute cette population hétérogène en s'efforçant de ne pas attirer l'attention sur lui. Il était vêtu d'une chaude canadienne pour se protéger du froid humide de cette journée de grisaille, et tenait à la main une valise en carton. Cet homme de 30 ans voulait se faire le plus discret possible. Il savait que ce n'était pas sa haute taille et sa carrure imposante qui risquaient le plus d'attirer l'attention sur lui, mais plutôt sa moustache et sa chevelure bien trop foncées par rapport à sa peau très blanche, et surtout ses yeux d'un bleu pâle qu'il tentait de dissimuler derrière de grosses lunettes aux verres épais. Tout cela était trop factice, comme les papiers d'identité que lui avait remis son réseau, et qui ne constituaient vraiment pas un modèle de contrefaçon.

Il tendit à l'agent SNCF reclus dans sa guérite, son ticket de seconde classe, tout en prenant soin de ne pas le regarder. Puis il gagna le quai. La grosse locomotive noire qui allait tracter les voitures du Paris-Calais, cracha un épais panache de fumée, signe que le train était sur le point de partir. Sur le quai, parmi d'autres voyageurs, il y avait quelques amoureux qui profitaient des derniers instants avant de se séparer. Mais ce que vit surtout Francis, ce furent deux hommes vêtus de manteaux de cuir noir arrivant vers lui. Des gestapistes ! Il ne manquait plus que cela ! Francis monta rapidement dans la première voiture qui s'offrit à lui. Par chance, c'était une seconde classe : il ne pouvait vraiment pas se permettre de se trouver en infraction. Mais la chance ne fut que de courte durée, car au bout du couloir, il y avait deux officiers SS qui parlaient haut et fort, accoudés à une fenêtre. Francis fit quelques pas dans le couloir ; puis, aussi rapidement qu'il était monté dans la voiture, il

ouvrit la porte d'un compartiment et entra dedans. Une seule personne y avait pris place : une jeune femme blonde vêtue d'un tailleur noir.

— Bonjour, madame, lança banalement Francis, tout en tournant le dos à la jeune femme pour placer sa valise dans le porte-bagages.

— Bonjour, monsieur, répondit tout aussi banalement la jeune femme.

Francis se raidit ; la jeune femme possédait un accent allemand très prononcé.

Il se retourna, lui adressa un sourire qu'il voulut le plus engageant possible, et après avoir refermé la porte du compartiment et s'être débarrassé de sa canadienne, s'assit juste en face d'elle.

— Vous allez à Calais ? demanda-t-il, convaincu qu'il valait mieux engager la conversation.

— Oui, dit la jeune femme. Vous aussi, vous allez dans cette ville ?

Francis allait répondre, mais au même moment, il vit les deux SS s'arrêter devant la porte du compartiment. L'un des deux cogna doucement contre la vitre pour attirer l'attention de la jeune femme. Celle-ci leur adressa un petit signe de la main, et les deux SS s'en allèrent.

— Vous aussi, vous allez à Calais ? reprit la jeune femme.

Francis sentait encore son coeur battre lourdement dans sa poitrine.

— Heu... oui, fit-il d'une voix mal assurée. J'habite dans cette ville. Là, je suis venu à Paris juste pour rendre visite à une vieille tante qui est un peu seule.

La jeune femme opina de la tête.

— On a trop souvent tendance à délaisser les personnes âgées, commenta-t-elle. Votre démarche est louable.

Un coup de sifflet strident fit sursauter Francis, et bientôt le train s'ébranla.

— Nous voilà partis, fit-il tout en détaillant la jeune femme.

Elle était grande, possédait un visage agréable, et ses cheveux étaient coupés plutôt courts. Ses yeux bleu vert fixaient sans cesse Francis, et on y lisait une certaine ironie qui ne pouvait que l'inquiéter. Il se demandait si elle ne jouait pas un jeu pervers ; si elle n'allait pas le livrer quand bon

lui semblerait aux SS, ou aux gestapistes qui avaient dû monter dans le train. D'ailleurs, à côté d'elle, était posé, soigneusement plié, un manteau de cuir noir qui la désignait comme appartenant à cette effroyable organisation.

Pour Francis, il fallait avant tout essayer de sauver sa peau, essayer de faire croire, même si l'entreprise était risquée, qu'il n'était pas un résistant en fuite ; un résistant qui avait à la va-vite teint ses cheveux et sa moustache en brun, tenté de changer un peu plus son apparence en s'affublant de lunettes, et qui, pour terminer, était muni de faux papiers d'identité fabriqués dans la précipitation.

Les immeubles de la banlieue commencèrent à défiler.

— Ce n'est pas ce qu'il y a de mieux à voir à Paris, commenta la jeune femme.

Francis rebondit sur ces paroles.

— Vous aimez notre capitale ?

— Oui, beaucoup, rétorqua le jeune homme, comme la France dans son entier, d'ailleurs.

Domage que les Français n'aiment pas les Allemands.

— Comment pouvez-vous dire cela ! s'exclama Francis. Il n'y a que les mauvais Français qui n'aiment pas les Allemands. Et ils sont loin d'être majoritaires ceux-là !

La jeune femme sourit.

— Vraiment, vous, vous aimez les Allemands ?

— Bien sûr, je pense que nos deux peuples sont faits pour s'entendre. D'ailleurs, il est grand temps que la guerre se termine, et que commence une véritable collaboration entre nos deux nations, pour le plus grand bien de tous.

Francis se demandait comment il arrivait à tenir un pareil discours ; lui, le résistant, parlait comme un collabo ; comme un speaker de *Radio Paris*, l'organe de propagande du régime de Vichy et de *la Révolution nationale*.

— Je suis bien de votre avis, fit la jeune femme. Et je suis vraiment très heureuse d'avoir rencontré un Français comme vous.

Francis la congratula d'un large sourire, qui s'évanouit d'un coup lorsque la porte du compartiment s'ouvrit soudain, et que deux hommes vêtus de manteaux de cuir noir entrèrent sans y mettre de formes. Francis reconnut aussitôt les deux gestapistes du quai, qui le regardèrent avec insistance. Ils avaient tous les deux le crâne rasé ; l'un était de petite taille et portait des lunettes cerclées d'or, et l'autre qui était assez grand, avait une cicatrice qui lui barrait la joue droite.

La jeune femme se mit à leur parler en allemand. Le plus grand lui répondit en désignant Francis du doigt. Mais la jeune femme repartit dans un discours auquel Francis ne comprenait rien. Lorsqu'elle eut fini, les deux gestapistes le regardèrent encore d'un oeil soupçonneux, puis comme à regret, ils quittèrent le compartiment.

Francis était inondé de sueur et totalement blême.

La jeune femme lui sourit, ce qui le décontracta un peu.

— Ils recherchent un terroriste qui est paraît-il à bord du train, expliqua-t-elle. Ils voulaient vous demander vos papiers. Je leur ai dit que ce n'était pas la peine, que vous étiez un ami de l'Allemagne.

— Ah oui, bien sûr, fit Francis qui ne doutait pas à cet instant que son sourire était le plus crispé du monde.

Le train roulait en pleine campagne. Francis se demandait si tout cela était bien vrai. La chance s'était-elle mise à ce point de son côté ? Quelle bonne étoile l'avait-elle amené jusqu'à ce compartiment pour y rencontrer cette jeune femme qui venait ni plus ni moins de lui sauver la vie ?

Le train s'arrêta en gare d'Amiens, puis ce fut Abbeville. Petit à petit, on approchait de Calais. Francis et la jeune femme avaient discuté jusque-là de tout et de rien. Quand le train redémarra de la gare d'Abbeville, les deux gestapistes repassèrent devant le compartiment, et ne purent s'empêcher d'y jeter un coup d'oeil.

— Apparemment, ils n'ont pas encore arrêté le terroriste, commenta la jeune femme.

Francis se crut obligé d'ajouter :

— Mais s'il y a vraiment un terroriste dans le train, ne sommes-nous pas en danger ?

La jeune femme prit un air étrange pour répondre :

— Non, il doit se cacher pour tenter de sauver sa peau. Et puis, il y a pas mal de soldats à bord du train. S'il tentait quoi que ce soit, il serait vite abattu.

La jeune femme avait pris un ton très dur pour prononcer ces derniers mots.

Francis les reçut en pleine poitrine, et se rappela qu'il avait avant tout affaire à une ennemie.

Il ne pouvait d'ailleurs pas trouver la quiétude, et sursauta vivement quand la porte du compartiment s'ouvrit de nouveau, et qu'entra un contrôleur.

Il tendit son ticket en espérant que le cheminot n'y verrait rien d'anormal. Mais celui-ci le poinçonna sans même le regarder, et Francis en fut soulagé.

Il ne le fut que plus lorsque le train entra en gare de Calais.

Il valait mieux qu'il ne s'éternise pas dans le compartiment ; une fois le train à l'arrêt, il se leva, enfila sa canadienne, puis récupéra sa valise. Il tendit alors la main vers la jeune femme qui ne s'était pas encore levée, pour la saluer.

— Eh bien, fit celle-ci, vous me paraissez très pressé !

— C'est que j'ai un bon bout de chemin à faire à pied pour rentrer chez moi, déclara Francis.

Il n'avait vraiment rien trouvé de mieux pour expliquer son empressement.

La jeune femme se leva à son tour, puis serra sa main.

— Alors, bonne continuation, fit-elle, et au plaisir de vous revoir un jour.

Francis hocha la tête, puis se hâta de quitter le compartiment. Il fut tout aussi rapide pour descendre de la voiture, et marcha d'un bon pas vers la gare. Il tendit son ticket à l'employé posté à l'entrée, et traversa le hall sans perdre de temps. Une fois devant la gare, il crut qu'il allait défaillir. Toute la tension qu'il avait emmagasinée durant le voyage, lui donnait le tournis. Il respira profondément, puis se mit à marcher vers le centre-ville, en s'efforçant surtout de ne pas regarder derrière lui, persuadé qu'il avait une meute de SS et de gestapistes à ses trousses.

Cinq ans plus tard

Francis n'avait pas connu par la suite d'émotions plus fortes, même s'il avait dû passer tout le reste de la guerre dans la clandestinité. Il avait bien sûr repensé souvent à la jeune femme du compartiment, en se demandant par ailleurs ce qui avait pu advenir d'elle.

Juste après la guerre, il avait trouvé un poste de réceptionniste dans un hôtel de Calais. C'était un emploi qui lui convenait parfaitement, et correspondait surtout à son statut de célibataire endurci.

Et un soir, alors qu'il était en train de consulter le registre de l'établissement, pour faire le point sur l'état d'occupation des chambres, il entendit soudain une voix de femme demander avec un accent anglais très prononcé :

— Il vous reste encore des chambres ?

Il leva la tête, et sursauta.

Devant lui, il y avait une jeune femme blonde portant une valise, qui le fixa aussitôt de ses yeux bleu vert. Il n'existait vraiment aucun doute sur l'identité de cette cliente.

— Mais... mais, vous êtes la jeune femme du compartiment! fit-il.

— Comment ? s'étonna la cliente.

— Oui, reprit Francis, souvenez-vous de moi. Imaginez-moi avec de grosses lunettes, et des cheveux et une moustache teints en brun.

La cliente éclata aussitôt de rire.

— C'est vrai que vous avez vraiment changé, dit-elle en détaillant le grand gaillard blond et glabre qui se trouvait devant elle.

— Mais, avant, vous aviez l'accent allemand ! poursuivit Francis.

— Bien sûr, fit la cliente d'un air malicieux, puisque j'étais Monica Kraus, auxiliaire de la police allemande.

Francis eut un mouvement de recul, puis, complètement décontenancé, il demanda :

— Et maintenant, qui êtes-vous ?

— Celle que je n'ai jamais cessé d'être : Barbara Jones, sujet britannique. Durant la guerre, je faisais partie des services de renseignement, et c'est à ce titre que j'étais devenue Monica Kraus et que j'avais infiltré la police allemande.

— Mais... mais... alors, bredouilla Francis.

— Alors, on peut dire que vous aviez choisi le bon compartiment il y a cinq ans. Si vous en aviez choisi un autre, il est fort probable que les deux agents de la Gestapo vous auraient arrêté. J'ai pris un très grand risque en vous protégeant, tellement c'était visible que vous étiez l'homme qu'ils recherchaient.

— Mais, fit Francis, je n'avais pas choisi mon compartiment, j'y suis arrivé par... Et, au fait, comment êtes vous débarquée dans cet hôtel ?

— Eh bien, reprit Barbara, je suis venue à Calais dans l'espoir de vous revoir. Mais je ne pensais pas y arriver aussi facilement. Je suis débarquée dans cet hôtel complètement par... Oh ! j'y pense, vous terminez votre travail à quelle heure ?

— Dans moins d'une heure, je suis libre, déclara Francis. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— J'ai envie de vous inviter à trinquer à la santé de celui que l'on doit bien considérer comme un vieil ami commun.

— Mais quel est cet ami ?

— Celui que nous n'avons pas réussi à nommer jusqu'ici.

— Mais de qui parlez-vous exactement ?

— Eh bien, du hasard, voyons !